



Histo-Généalogie



Jean André Ville (1910-1989) mathématicien Le savant de Mosset (1/2)

Jean ou André ?

Jean et **André** sont les deux prénoms qui figurent, dans cet ordre, sur l'acte d'état civil constatant la naissance du fils de **Jean Baptiste Ville** (1871-1927) et de **Marie Vernet** (1876-1955) le 24 juin 1910, à Marseille, à 6 heures du matin.

Le premier prénom **Jean** est celui de son parrain et oncle **Jean Ville** (1882-1978). La marraine doit être une femme du côté maternel **Vernet**. La coutume catalane et religieuse a souvent voulu que le premier prénom du filleul soit celui du parrain.

Le second prénom est celui du grand père **André Vernet** (1821-1895) qui a été instituteur à deux reprises à Mosset : de 1847 à 1858 et de 1867 à 1872. Le nouveau né est le seul héritier de ce grand père. En lui donnant le prénom d'**André** on honorait l'aïeul. Mais les parents avaient, en plus, une raison toute particulière : deux ans plus tôt est décédé, à l'âge de deux ans, un premier fils prénommé **André**. Le nouveau né devenait ainsi la mémoire vivante du bébé prématurément disparu. De ce fait **André** a été et reste le prénom d'usage dans la famille et à Mosset. **Jean André Ville** lui-même y restera attaché : en 1929 sa signature est constituée de la juxtaposition de l'initiale A et du patronyme **Ville**. Par contre dans sa vie professionnelle **Jean André** était connu sous l'identité de **Jean Ville**.

Il manipulait ces deux prénoms comme s'il menait deux vies indépendantes. Voici ce qu'écrit à son sujet son camarade de promotion **Bernard d'Orgeval** : " ... très discret sur sa vie privée, discrétion marquée par l'emploi du prénom **Jean** dans sa carrière scientifique et administrative, alors qu'en famille il était **André**..." Et il ajoute : " Je découvrirais un camarade, un peu secret, mais de grandes qualités intellectuelles et morales. "

Famille maternelle Vernet

Bien que le grand père instituteur **André Vernet** (1821-1895) ait eu 5 enfants, **Jean André Ville**



Jean André Ville en 1929

est le seul petit enfant survivant. Ces 5 enfants, tous nés à Mosset, sont :

- La mère de **Jean André**, la plus jeune, **Léontine Marie Gabrielle** appelée **Marie Vernet** (1876-1955). Elle est née le 13 février 1876 à Mosset et est décédée à Marseille le 28/05/1955. Elle a été inhumée au vieux cimetière de Mosset, en entrant à gauche sous le four à pain de la maison **Ville** du 15 Carretera de Prada. A Marseille elle habitait en 1938 au 24 rue Bernard du Bois. On ne lui connaît pas d'activité professionnelle, même si avant son mariage elle a vécu à Perpignan et très probablement elle y exerçait un métier.

- La sœur **Eugénie Vernet** (1850-1929) était l'aînée. Institutrice elle a enseigné à Molitg à deux reprises, de 1887 à 1889 puis en 1902 après être passée à Cases-de-Pène, Pollestres et Vira. Elle est restée célibataire. Elle possédait la pension hôtel Saint Joseph à Molitg-les-Bains. Elle était

connue pour être près de ses sous. Paralysée dans les dernières années de sa vie, son frère curé de Mosset écrira dans le bulletin paroissial^P: "*Mademoiselle Eugénie Vernet, institutrice en retraite, inhumée le 5/01/1929, munie*

de tous les sacrements de l'église, s'est éteinte l'avant veille à 7 heures du soir, doucement, sans souffrance aucune et le sourire sur les lèvres, comme si elle entrevoyait déjà le Ciel où elle allait entrer après une vie toute faite de foi ardente et d'infatigable labeur."

- La troisième sœur, **Alexandrine Léontine Vernet**³ (1856-1931) est elle aussi institutrice. Nommée en 1880 à Nohèdes venant de Porta, elle a subi les conséquences de l'Affaire du Curé de Nohèdes⁴ : mutée de Nohèdes à l'École laïque de Taurinya, le Conseil Départemental de l'Instruction du 26/05/1883 lui interdit d'enseigner⁵.

Cette affaire a défrayé la chronique dans les années 1881-1882. Le curé de Nohèdes, l'abbé **Joseph Auriol**, qui était l'amant d'**Alexandrine**, est condamné aux travaux forcés à perpétuité pour assassinat de deux sœurs qui l'avaient désigné comme leur héritier. La fratrie, toujours très solidaire, a caché la sœur fautive en un lieu secret pendant 14 ans loin de Mosset et Nohèdes. On peut imaginer qu'elle était dans une maison religieuse dans le Périgord ; en effet son frère **Benjamin**, devenu majeur, a tout fait pour vivre dans cette région : il a demandé, sans succès de passer devant le Conseil de Révision à Périgueux et, une fois ordonné prêtre en 1887 il a été vicaire à Exideuil puis desservant

à Laboissière jusqu'en 1891. Quatre ans plus tard **Alexandrine** revenait à Mosset après le décès de sa mère et de son père, le 7 avril 1895. La question se pose de savoir si elle est revenue avant ou après la disparition de ses deux parents ? Un jour les Marty du 9 *Plaça de Dalt* la virent au travers de la fenêtre de la maison **Vernet** du numéro 8. Après avoir épousé **Joseph Quès** (1848-1929) veuf et élevé **Denise Quès qui**, elle-aussi, sera institutrice, ils se retirèrent dans cette maison.

- Le frère **Théophile Alexandre Auguste Vernet** (1851-1931) ecclésiastique, aurait été (Avant

Benjamin Vernet 1863-1935

1870) le plus jeune séminariste bachelier en France⁶.

Ordonné en 1877, il est prêtre desservant en 1899 à Ansignan⁷ (272 habitants) depuis 1898 puis à partir de 1911 à Saleilles. Il se retira à Mosset en 1922 et apporta à son frère desservant une aide

précieuse. Il décèdera le 7 février 1931.

- Le second curé **Benjamin André Joseph** (1863-1935) est prêtre 10 ans après son frère. Après avoir été ecclésiastique à Thuir, Fenouillet et Saint-Nazaire il devient en 1917 prêtre desservant de Mosset jusqu'à sa mort en 1935. C'est lui qui en 1932 célèbre à Mosset les lauriers du nouvel agrégé, son neveu, **Jean André Ville**.

Son œuvre est marquée par la restauration de l'église et la réutilisation de la *Capelleta* pour célébrer les mariages. Après son décès en 1935 ne subsiste de la fratrie que **Marie Vernet** la mère de **Jean André** qui, lui, n'a que 25 ans.

Quelle influence cette famille atypique de célibataires a-t-elle pu avoir sur le jeune étudiant ?

Ils ont tous été enseignants : le grand-père, les 2 sœurs institutrices et les 2 curés qui ont enseigné au séminaire et à Saint Louis de Gonzague à Perpignan. La même voie lui était donc tracée et il a choisi la voie royale de l'École Normale Supérieure (ENS).

Il avait au début des années 1920 fréquenté à Soissons une école primaire privée, "*où il commença son instruction sous la direction des "chers Frères"*" lit-on dans le discours en l'honneur du jeune agrégé. Bien que génétiquement lié à cette famille catholique et pratiquante, il était peut-être croyant mais n'était

pas pratiquant. Baptisé, il a probablement fait la première communion. S'est-il marié à l'église ? IL est peu probable que **Lucie**, sa fiancée du quartier latin, l'ait entraîné jusqu'au maître-autel.

Famille paternelle Ville

Chez les **Ville** tout est différent. C'est la famille des jeunes ! Lorsqu'il a 15 ans, alors que les **Vernet** sont tous âgés (le plus jeune **Benjamin** a 69 ans), il rencontre chez les **Ville** les enfants de ses deux oncles : **Pierre Ville** (1875-1964) et de son parrain **Jean Ville** (1882-1978). Les cousins ger-



Pierre Ville 1873-1964

mais sont nombreux : 7 au total. 3 chez **Pierre** et 4 chez **Jean Marie**. Il y a une cousine germaine née 1 an après lui (97 ans en 2008) et aussi **Rose** plus âgée, **Thérèse** qui a 6 ans de plus, **Jean** qui sera employé des PTT comme son père, puis **Georgette** (1908-1991), **Joséphine** (1919-1928) décédée du tétanos et enfin **Elise** (1921-2003) beaucoup plus jeune.

En 2008 on dénombre plus de 20 vivants chez les descendants de ces **Ville**, alors que la famille **Vernet** a disparu.

Le décès du père – Le secret de famille

Baptiste Pierre Julien dit "**Jean Baptiste**" **Ville** est né le 28 juin 1871 à Mosset. Lorsqu'il passe, à 20 ans, le conseil de révision, il est déclaré « *étudiant* » et petit (1,58 m seulement).

Le fait d'être sous les drapeaux en 1893 a permis à son frère **Pierre**, son cadet de 2 ans, de bénéficier de la dispense du service militaire⁸.

Il entre dans les PTT où il occupera la fonction de "Contrôleur des télégraphes."

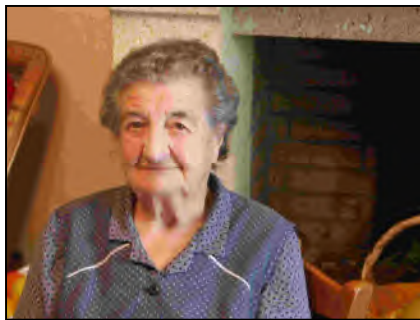
Il décède subitement à Marseille le 25 mai 1927 à l'âge de 56 ans. **Jean André Ville**, qui n'avait alors que 17 ans, est très affecté par cette disparition. Il rend sa mère responsable de ce drame et leurs relations en seront très affectées. Il ne parlait jamais d'elle de même qu'il restait très discret sur sa famille. Les conditions de son mariage dès la fin du service militaire en sont peut-être la marque.

En fait le père se serait suicidé avec une arme à feu et on l'a trouvé pendu à la crémone d'une fenêtre. Il aurait découvert que sa femme **Marie Vernet** avait un amant. Informés, ses deux beaux frères curés, **Benjamin** et **Théodore Vernet** se seraient précipités à Marseille, sans avertir les autres parents, pour dissimuler les conditions du décès.

Son frère **Jean Ville** (1882-1978), soupçonnant une situation anormale, descend à pied jusqu'à Prades, prend le train jusqu'à Marseille et découvre la réalité.

Le corps du décédé a été transporté à Mosset où il a été inhumé après les obsèques religieuses à l'église du village célébrées par les deux beaux-frères curés.

Ce secret de famille a été bien gardé par les **Vernet** de même qu'avait été tenue secrète la vie d'**Alexandrine** pendant 14 ans à la fin du XIXe siècle.



Marie Ville ép. Argelès en 2008

L'Ecole Normale Supérieure (ENS)

En 1929 à 19 ans, **Jean André Ville** est reçu cinquième⁹ à l'ENS dans la section scientifique. Il est également reçu en 8^e position au concours d'entrée à l'Ecole Polytechnique. Il opte pour l'ENS. Les **Vernet** l'on félicité pour ce choix.

Les lauriers du nouvel agrégé de mathématiques en 1932²

Pour "*célébrer les lauriers du nouvel agrégé de mathématiques*", **Jean André Ville** est reçu le 14 septembre 1932 au presbytère de Mosset. Son oncle curé, **Benjamin Vernet**, a réuni, à cette occasion, un aréopage d'ecclésiastiques locaux.

Un toast a été prononcé à la fin du repas [probablement par M. l'Archiprêtre de Perpignan], dont la reproduction a paru dans le Bulletin Paroissial du mois de décembre 1932 qui souligne qu'à "*le lire, tous trouveront plaisir et certains grand profit.*"

Cette longue analyse du monde intellectuel fait l'apologie de la foi chrétienne. Elle tente de montrer que toute recherche scientifique est une quête métaphysique, une approche de Dieu.

Croyant ou non croyant la question est la même pour tous et l'orateur répète la prière du jeune homme **d'Henri Heine** : "*Oh ! Expliquez-moi l'origine de la vie, la douloureuse et vieille énigme qui a tourmenté tant de têtes... Dites-moi ce que signifie l'homme, d'où il vient, où il va, qui habite là-haut au-dessus des étoiles dorées ?*"

On ne sait quelle fut la réaction du nouvel agrégé. Sa réponse n'a pas été publiée. Peut-être n'était-elle pas du goût de l'évêché. A Mosset, en 2008, on n'a pas le souvenir d'un **André Ville** pratiquant dans la lignée de ses oncles curés.

Les ancêtres de Jean André Ville – Les cousins

A ce jour de 2008, 375 ancêtres directs de **Jean André Ville** sont identifiés. Que peut-on en dire ? Ils sont tous de la Catalogne française sauf les **Henriquel** qui sont arrivés à Mosset au début du XVIII^e siècle venant de Senones en Lorraine. La plupart sont nés à Mosset

Quels sont les plus célèbres ? On ne trouve aucune personnalité dont le renom ait dépassé le territoire local.

Aucun être particulièrement remarquable qui puisse expliquer les exceptionnelles qualités de **Jean André Ville**.

On distingue cependant avant la Révolution les baillis (Batlle en catalan) c'est-à-dire les représentants du seigneur local qui leur a délégué ses pouvoirs dans tous les domaines jusqu'à rendre la justice en son nom. On trouve, par exemple, l'ancêtre **Frances Corcinos** (1614-1683) qui en 1661 s'opposa ouvertement à la mise en place à Mosset de la gabelle de Louis XIV. Il fut mis en prison. Il y a aussi **Martin Maury** (Avant 1714-1781), batlle de la paroisse de Vernet puis maire sous la Révolution. Il fut le narrateur des conditions dans lesquelles le monastère de Saint-Martin-du-Canigou fut fermé en 1779 par décision papale. Son beau-père, encore un **Joseph Quès** et **Jaume**, père de **Joseph**, furent aussi batlles de Casteil au début des années 1700. Enfin **Joan Tolra** fut en 1602 batlle de Molitg.

L'analyse des collatéraux est plus instructive et plus intéressante. **Jean André Ville** était un grand mathématicien. Quels sont les Mossétans de souche, ou leurs descendants, qui ont manifesté quel-

ques dons en ce domaine ? On peut naturellement prendre en compte les Polytechniciens. Il se trouve que, statistiquement, les 8 de Mosset paraissent proportionnellement plus nombreux comparés à la moyenne nationale. Ce qui est remarquable, est qu'ils ont tous un lien de parenté avec **Jean André Ville**. Il a au moins un couple d'ancêtres en commun avec chacun d'entre eux.

Jean André et les jeunes filles

Dans les années 1930, lorsqu'il vient en vacances à Mosset, **Jean André Ville** ne s'intègre peu aux groupes de jeunes hommes du village, probablement par timidité et aussi parce que ses préoccupations ne sont pas celles de la plupart des jeunes du village. En 1930, il à 20 ans, il est à l'ENS, il a du mal à s'extraire de ses préoccupations intellectuelles ; il parlerait plus volontiers du théorème de Fermat que de la vache qui a vélé la nuit dernière ou du manque d'eau en août pour arroser le champ de la *Comette*, même s'il se montre parfois



Jeunes gens vers 1910 - A gauche Philippe Arbos fils et devant Pierre Ville

curieux de toutes ces choses.

Cependant on peut le rencontrer, en été le soir, dans les rues mal éclairées. Il se promène volontiers avec ses cousines et des jeunes et belles Mossétoises : **Lisette**, les 2 **Louissette**, **Suzette**, **Yvonne** et les autres. C'est avec joie qu'il retrouvera à Paris les sœurs **Payri** quelques années plus tard.

Il se lie plus facilement aux demoiselles qu'aux garçons. On le dit timide mais il aime danser avec elles. Il organise des démonstrations et donne des cours de tango argentin dans l'entrée du presbytère, se souvient avec plaisir **Suzette**. Il l'apprend aussi à **Louissette**. Cette danse était encore inconnue à Mosset et grâce à notre mathématicien le tango est introduit au village vers les années 1930 alors qu'il était apparu à Paris au début du siècle. A titre de réciprocité **Louissette** lui a appris la valse, qu'il prétendait ne pas connaître.

Ces approches trop intimistes de vacances n'avaient pas l'agrément de sa mère **Marie Vernet** et des curés. Comme mère possessive et fière de ce fils unique, qui réussissait si bien dans ses études et auquel un avenir brillant était promis, elle était convaincue qu'il méritait mieux que ces catalanes de la *Plaça de Dalt*, même si elles étaient intelligentes et fort jolies.

Service militaire¹

L'agrégation en poche, il accomplit son service militaire d'un an de 1932 à 1933. Comme la plupart des normaliens scientifiques, il rejoint l'Ecole d'Artillerie de Metz et il termine au Régiment de DCA de Tours comme sous-lieutenant de réserve.

Mariage en 1933

Le 7 octobre 1933, après le service militaire d'un an, **Jean André Ville** épouse **Lucie Georgette Ernoult** à Paris à la mairie du V^e arrondissement. Ce mariage se serait passé en catimini et même sans la présence de la mère avec laquelle on sait qu'il est en mauvais termes.

Lucie Ernoult (1912-1991)

Lucie, à peine plus jeune que lui, née le 19 avril 1912 à Paris XIV^e, âgée donc de 21 ans à son mariage, aurait été mannequin de présentation de maillots de bain et modèle d'un peintre, peintre qui serait, plus tard, venu à Mosset. C'était une assez grande et belle fille comme le confirment

tous ceux qui l'ont connue à Mosset avant guerre. "*Une belle plante !*" dit-on à son sujet. Cette parisienne, à l'allure sportive et moderne qui pouvait aller jusqu'à l'extravagance avait son franc parler, ce qui pouvait choquer dans le Mosset traditionnel et conservateur de 1930. Elle se serait même montrée nue dans les rues de Mosset... ce qui est peu probable.

Elle faisait parfois honte aux membres de la famille **Ville**. "*Un carnaval !*" disaient-ils en catalan, langue qu'elle ne comprenait pas et qu'elle n'aimait pas. A Mosset, ce qui étonnait et était inadmissible c'est que **Lucie** portait des pantalons et "*fumait comme un homme !*"

Son comportement pourrait faire penser à *La Garçonne*, roman publié en 1922 par **Victor Margueritte**, dans lequel l'héroïne, aux cheveux courts, est habillée comme un homme. C'est le modèle de ce qui deviendra peu à peu la femme libre, émancipée. Ce roman considéré à l'époque comme choquant, valut à l'auteur de se faire retirer sa Légion d'honneur.



Lucie Ernoult



Le stage à Berlin en 1933^{1-a}

Jeune marié, **Jean André Ville** part à l'*Institut français de Berlin*, accompagné de son épouse. *Là ils vont vivre les débuts du troisième Reich*. Ce déplacement en dehors des frontières se poursuit, l'année suivante, à Vienne. En Autriche le séjour aura une influence décisive. **Jean André Ville** sera un participant actif au séminaire de **Karl Vennger** qu'il décrira plus tard comme "*une merveille*"; le programme était très lâche, on y parlait à bâtons rompus; le résultat était que chaque semaine apportait une idée nouvelle, petite ou grande, mais toujours attrayante.

Autant le séjour à Berlin ne paraît pas avoir eu d'influence significative sur la carrière scientifique de **Jean André**, il marquera fortement le couple à la suite des rencontres directes avec un autre normalien qui fréquente lui aussi l'Institut de Berlin : **Jean-Paul Sartre**.

C'est sans doute au contact entre les deux hommes, écrit Bernard d'Orgeval, *qu'il faut attribuer le seul essai littéraire au mathématicien, d'ailleurs resté confidentiel, sur "la notion d'en-*

soi¹⁰." Plus connues sont les relations du théoricien de l'existentialisme avec **Lucie**.

Lucie Ernoult et Jean-Paul Sartre

On sait qu'en 1929, **Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir** scellent un pacte sentimental plutôt original et surprenant : parallèlement à leur "amour nécessaire", ils demeureront libres de s'adonner à des "amours contingentes."

Extrait¹² de la "Force de l'âge"

"Sartre se plaisait à l'institut où il retrouvait la liberté et, dans une certaine mesure, la camaraderie, qui lui avaient rendu si chère l'École normale. En outre, il y noua une de ces amitiés féminines auxquelles il attachait tant de prix. Un des pensionnaires, passionné de philologie mais tout à fait indifférent aux choses de l'amour, avait une femme que tout le monde à l'institut trouvait charmante. **Marie Girard** avait longtemps traîné au Quartier latin ; elle logeait alors dans de petits hôtels miteux, et il lui arrivait de se séquestrer dans sa chambre pendant des semaines, fumant, et rêvant; elle ne comprenait absolument pas ce qu'elle était venue faire sur terre ; elle vivait au jour le jour, perdue dans des brouillards que déchiraient quelques évidences têtues ; elle ne croyait pas aux peines de cœur : des peines de luxe, des peines de riches; les seuls vrais malheurs à ses yeux, c'était la misère, la faim, la douleur physique ; quant au bonheur le mot n'avait pas de sens pour elle. Elle était jolie, elle souriait lentement, avec beaucoup de grâce ; ses stupeurs pensives inspirèrent à Sartre une vive sympathie ; elle en eut pour lui ; ils convinrent que leurs relations ne pouvaient avoir aucun avenir, mais que le présent se suffisait, et ils se virent beaucoup. Je la rencontrai ; elle me plut et je n'éprouvai à son égard aucune jalousie. C'était pourtant la première fois, depuis que nous nous connaissions, qu'une femme comptait pour Sartre et la jalousie n'est pas un sentiment que je mésestime ni dont je sois incapable. Mais cette histoire ne me prenait pas à l'improviste, elle ne dérangeait pas l'idée que je me faisais de notre vie puisque, dès le départ, Sartre m'avait prévenue qu'il aurait des aventures. J'avais accepté le principe et j'acceptais le fait, sans difficulté ; je savais à quel point Sartre était buté dans le projet qui gouvernait toute son existence : connaître le monde et l'exprimer ; j'avais la certitude d'y être si étroitement associée qu'aucun épisode de sa vie ne pouvait me frustrer."

Simone de Beauvoir

1^{ère} Partie, Chapitre 3,
Éditions Gallimard 1960



Simone de Beauvoir



Jean Paul Sartre

Lucie aurait été, en 1933 à Berlin, la première expérimentation de cet "amour contingent". Les faits sont relatés dans la "Force de l'âge" œuvre de mémoire écrite par Castor en 1960. L'épouse de **Jean André Ville** y est citée sous le pseudonyme de **Marie Girard**¹¹. [Voir l'encadré].

Jean Pares

A suivre

Références

- 1-a - Biographie de Jean André Ville par Bernard d'Orgeval – Annuaire des anciens élèves de l'ENS - 1992
- 1-b -Biography of Jean André Ville by Glenn Shafer; en préparation pour publication dans www.jehps.net.
- 2 - ADPO 648PER1
- 3 - JDM N°14 de juillet 2000 – Alexandrine Vernet par Lisie Boussié
- 4 - Trois ouvrages sur l'affaire du curé de Nohèdes :
 - La faute de l'abbé Auriol de Pierre Bouchardon, Éditions de la nouvelle revue critique 1933.
 - Le crime du curé de Nohèdes de Pierre Bécat, 1994
 - L'affaire de l'abbé Auriol de Lionel Dumarcet, Éditions de Vecchi, 1999.
- 5 - ADPO 1T89
- 6 - Yvonne Payri Gatel
- 7 - Bibliothèque diocésaine - Ordo
- 8 - ADPO 1R126
- 9 - Le journal Le Roussillon dans son édition du 7 septembre 1929. Son camarade de promotion Bernard d'Orgeval le déclare « cacique » ce qui signifie premier dans l'argot des normaliens. En fait il a été premier après les épreuves écrites et 5^e après les épreuves orales.
- 10 - On trouve le premier fondement original de l'existentialisme sartrien dans la distinction entre l'être *en-soi* et l'être *pour-soi*, l'*en-soi* s'opposant au *pour-soi*. Le concept d'*en-soi* se rapporte aux choses matérielles parce qu'elles existent indépendamment de toute conscience. Le *pour-soi* désigne l'être de l'homme pourvu d'une conscience qui fait de lui un être tout à fait particulier totalement libre disposant d'une infinité de choix
- 11-<http://www.sartre.ch/Zeitgenossen%20v.12.pdf>
Marie Ville, appelée Marie Girard dans les mémoires et lettres de de Beauvoir est désignée comme trotskiste. de Beauvoir était en 1934 à Berlin avec son mari Jean-André Ville un philologue. Sartre eut avec elle une relation qui, quoiqu'elle en dise, réveilla sa jalousie. Sartre la rencontra à nouveau à partir de 1937. Marie Ville resta longtemps dans le cercle de celle qui écrira "Le Deuxième Sexe" en 1949 et en particulier pendant la guerre
- 12 - Communiqué par Jean Maydat